Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 30 (1966)
Heft: 117-118

Artikel: L'atlas linguistique armoricain roman : ébauche de cartes (mots, expressions, phrases) ; réflexions sur la psychologie des interlocuteurs patoisants

Autor: Barreteau, Renée

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399373

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ATLAS LINGUISTIQUE ARMORICAIN ROMAN

ÉBAUCHE DE CARTES (MOTS, EXPRESSIONS, PHRASES) ; RÉFLEXIONS SUR LA PSYCHOLOGIE DES INTERLOCUTEURS PATOISANTS

L'Atlas linguistique armoricain roman englobe comme provinces la Haute-Bretagne, le Maine et le nord de l'Anjou, comme départements la partie du Maine-et-Loire et de la Loire-Atlantique qui est au nord de la Loire, la Sarthe, la Mayenne et l'Ille-et-Vilaine en entier, la partie non bretonnante du Morbihan et des Côtes-du-Nord. M. l'abbé Guillaume à qui en a été confiée la responsabilité y travaille depuis une dizaine d'années. Je l'aide, plus particulièrement depuis deux ans, à faire les questionnaires définitifs ainsi que les enquêtes.

Pour la présente communication j'ai collationné pour six cartes la majeure partie des réponses obtenues jusqu'à ce jour ; aux réponses que nous transcrivons phonétiquement sont jointes plusieurs réponses écrites, assurément valables pour leur apport lexical, et même pour indiquer la manière dont un patoisant entend un mot qu'il a de la peine à écrire. Ces dernières réponses sont entre guillemets. Lorsque je dirai : telle désignation est limitée aux Côtes-du-Nord par exemple, cela devra s'entendre des formes relevées sur la carte présentée aujourd'hui.

Je donnerai succinctement quelques résultats pour des cartes correspondant à d'autres mots, expressions ou phrases. Je terminerai par des réflexions brèves sur la psychologie de nos interlocuteurs « armoricains ».

*
* *

Pour obtenir la traduction patoise du mot « digitale », le questionnaire restreint que M. Guillaume avait composé d'abord et dénommé « mineur » demandait : « Les digitales (aux doigts rouges) ce sont des... ». Dans le questionnaire détaillé plus récent, outre le dessin de la plante (non

en couleurs malheureusement), la formulation est la suivante : « Souvent pour la Fête-Dieu, on allait chercher ces fleurs qui ont comme des grappes de clochettes, ces digitales (aux doigts rouges) ce sont des... Elles ont peut-être un autre nom, du fait qu'elles éclatent bruyamment quand tu souffles dedans et que tu les écrases en frappant dessus, tu les appelles des... »

La question est un peu longue, exceptionnellement même. Sans doute la réponse le mérite-t-elle. La digitale en effet est probablement une des plantes dont le nom patois est ainsi le plus facile à obtenir ; il est connu de tous, même des enfants non patoisants. Souvent on envoyait les écoliers en cueillir au mois de juin, de même qu'on leur demandait d'apporter, pour les disposer sur le parcours de la procession, une sorte de glaïeuls sauvages, ces iris d'eau, qui fournissent une réponse peut-être un peu moins facile à obtenir, du type *yàjœ̀* ; *pàvé*...

Avec cette indication qui situe tout de suite la plante, la question a intérêt à préciser la forme de la fleur, sa couleur, ou à noter un usage ou bruit particuliers. Les mots qui désignent la digitale sont, pour la plupart, l'expression de ces caractéristiques :

— La forme *dàị* (= doigt) est signalée en Morbihan, et *dé* dans la Sarthe. C'est une des plus rares.

— Le type *gã* appelé aussi par la forme de la clochette, est signalé six fois ; on a trois fois *gãglé* et une *gãtlé*.

— Trois types au moins ont du rapport avec la notion d'« éclater » : dans la Sarthe, nous avons trouvé : des « toquets », avec une forme plus ou moins palatalisée (on faisait *tòkè sà*.) Le centre du domaine (Ille-et-Vilaine, Mayenne, est de la Loire-Atlantique, Maine-et-Loire) a plutôt le type *pètàr* avec les variantes *pètràụ*, *pètrà*, *pètròl*, *pàtèryò₀*, tandis que la partie la plus à l'ouest a pour traduire cette notion des dérivés du verbe *kòtir*, (un verbe bien gallo, aux applications multiples). Les digitales deviendront des *kòtya*, *kòtɛa*, *kòtyàụ*, *kòtwàụ*, *kòtɛẅàụ*, ou bien des *kòtisã*, *kòtisyàu*, *kòtiswè*...

A l'ouest de Lamballe (Côtes-du-Nord), cette désignation n'est cependant pas connue et deux autres types se partagent le département, avec une prononciation à peu près uniforme : les *nunu*, (rarement *nunu*), et les *bèrlu* (jusque dans le Morbihan). A Corlay, une des communes limitrophes du breton dans les Côtes-du-Nord, les habitants, plus ou moins bretonnants, appellent la digitale *burlu* ; dans le voisinage gallo, nous avons noté *bèrlu*.

A côté de ces types de beaucoup les plus importants, on enregistre quelques formes plus ou moins isolées : les *kòkàr* ou *kòkòr* fleurissent en Maine-et-Loire ; les *kòkrœi̯* (mot qui a peut-être la même origine ?) en Loire-Atlantique. Une forme « flocard » est signalée au nord de l'Ille-et-Vilaine, à laquelle répond une autre *flokè* au sud du Morbihan.

La forme « paviau » relevée au nord-est de la Sarthe vient-elle d'une confusion avec l'iris d'eau ?

J'ai gardé pour la fin la savoureuse dénomination rennaise de *kàtyòl* qui devient parfois *kàrtyòl* ou *kàpyòl*. L'ancienne coiffe de Rennes s'appelait aussi la « catiolle », et peut-être faut-il, avec Coulabin, auteur d'un petit dictionnaire sur le parler rennais, rapprocher la forme de la fleur de celle de la coiffe ?

Les désignations de la stellaire offrent en plusieurs points des analogies avec celles de la digitale. Cette plante des haies qui fleurit en petites étoiles blanches au mois de mai présente ensuite des capsules qui contiennent les graines et que l'on peut aussi faire *kòtir* ; d'ou le nom fréquent de *kòtisè* ou *kòtisã* dans les Côtes-du-Nord ou le Morbihan.

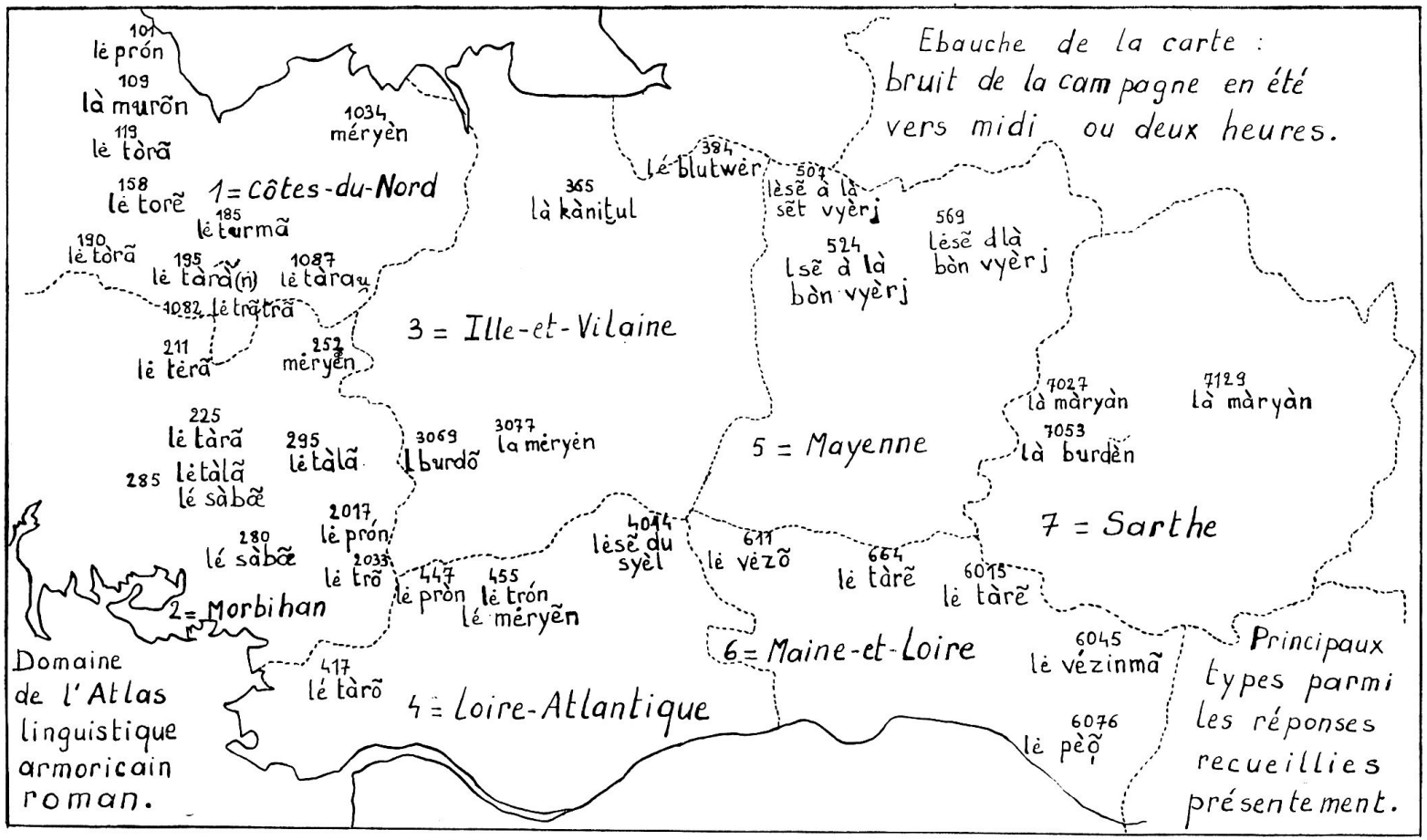
La question posée ne mettait pas l'accent sur les propriétés médicinales de la digitale et il semble bien que ses vertus soient peu connues ou utilisées dans la région. Dans une commune du Maine-et-Loire, cependant, on a signalé que la plante (ou la fleur) servait à faire des tisanes pour les veaux atteints de battements de cœur.

*
* *

Une fleur, une digitale, c'est quelque chose de très concret, visible et palpable. Le phénomène de réverbération qui semble faire vibrer l'air pendant les heures chaudes qui suivent midi est une notion plus difficile à cerner, et cependant le mot qui la traduit est souvent à fleur de mémoire.

Les bons patoisants répondaient assez vite à ce que demandait le petit questionnaire : « Vers midi, ça vibre et ça bourdonne, on entend le... la... ? » Mais comme certaines réponses distinguaient ce qu'on entend et ce qu'on voit, M. Guillaume a été amené à poser ensuite la question de la manière suivante : « Vers midi, ou en début d'après-midi chaud, ça vibre et ça bourdonne, on entend le..., la... On voit l'air qui danse au loin, on voit... »

De ce double phénomène, c'est toutefois l'aspect auditif qui a inspiré


Ebauche de la carte :
bruit de la campagne en été
vers midi ou deux heures.
101 lé prón
109 là murõn
119 lé tòrã
1034 méryèn
158 lé torẽ
1 = Côtes-du-Nord
185 lé tarmã
365 là kànitul
384 lé blutwèr
507 lèsẽ à là sẽt vyèrj
569 lèsẽ dlà bòn vyèrj
524 lsẽ à là bòn vyèrj
190 lé tòrã
195 lé tàrã(n)
1087 lé tàrau
1082 lé trãtrã
3 = Ille-et-Vilaine
211 lé tèrã
252 méryẽn
225 lé tàrã
295 lé tàlã
285 lé tàlã
lé sàbæ
3069 lé burdõ
3077 la méryèn
5 = Mayenne
4027 là màryàn
7129 là màryàn
7053 là burdẽn
7 = Sarthe
2017 lé prón
280 lé sàbæ
2033 lé trõ
4044 lèsẽ du syèl
611 lé vèzõ
664 lé tàrẽ
6075 lé tàrẽ
447 lé prón
455 lé trón
lé méryẽn
2 = Morbihan
6 = Maine-et-Loire
6045 lé vézinmã
417 lé tàrõ
4 = Loire-Atlantique
6076 lé pèõ
Domaine de l'Atlas linguistique armoricain roman.
Principaux types parmi les réponses recueillies présentement.

le plus souvent l'imagination et le vocabulaire populaires. Peut-être parce que le bruit remarqué fait facilement penser à un bourdonnement d'insectes ou autre bruit familier, alors que le « spectacle » de l'air vibrant au loin dans la prairie où l'on fauchait et fanait était moins fréquemment observable.

Un type de réponse courant, valable d'ailleurs aussi bien pour ce qu'on voit que pour ce qu'on entend, à l'heure de la sieste ou de la méridienne, c'est la « merienne qui danse » ou « merienne qui chante ». Sans article, « merienne qui danse ou qui chante » personnalise le spectacle ou le bruit de ce moment du jour. Parfois c'est *màryàn* qui danse ! Ou bien, dans la partie ouest du Morbihan, *õ vàị lé maryõnèt ki dãs ó sulàị*. Comme exemple de ce qu'on peut plutôt voir, j'ai relevé : *lè sòlà fè dãsè mirwàɥ*. On trouve aussi : *õ véị là mèryèn kur* (= courir), on voit (?) *lè ɛàɥ ki s bà ; õ vè lè ɛàɥ ki bu* (bout) et *õ wè là mèryèné bwèd* (bouillir) : ne peut-on entendre et voir bouillir ?

Pour ce qu'on entend en effet la diversité lexicale est bien plus grande encore. *õ wè la meryen(é)* danser ou chanter, mais aussi *brœdé* (bourdonner). Ailleurs on trouve : on entend le « brindement », le « vézinement », « les mouches qui brindent », *lé tã ki burdòn*, « on ouet les guerzillons » (?). Autre expression : *sé là burdèn ki ɛãt*.

Dans une commune du Morbihan, à Arzal, la réponse à la question a été *là màn dez àvèt* et les patoisants ont donné eux-mêmes une étymologie vraisemblable à cette expression ; *màné*, c'est « butiner » : *i sõt à là màn ; õ léz ãtã màné*, ce serait un peu comparable à les entendre *brõdé* ou *brèdé*. — Toujours en rapport avec les abeilles, signalons une expression notée plusieurs fois au nord de la Mayenne : *lèsẽ dlà bõn vyèrj burdòn, i frà bõ dmẽ*.

De même, alors que le bourdonnement des insectes a inspiré ces expressions, faut-il chercher dans celles qui suivent d'autres comparaisons avec « le taon qui bourdonne » ? (Mais l'insecte qui pique les bestiaux c'est le *tàknàɥ* sinon le *tã*). Voici les formes relevées : *õ wè l tòrã* (*ki brèt, buị*), *lè tòrè, lè tòrõ ; lè tàrã, lè tèrã* ou le « tourment » de la meriennée ; *lè tàlã, lè tàràɥ, lè trãtrã, lè tàrẽ* ; on entend *lè tàrõ brõdé ; lè trón, lè trõ, lè prón*.

Souvent d'ailleurs les interlocuteurs commentent leur réponse : *õ wè l tòrã, õ dirè œ jyé* (un essaim) ; *õ wè rlà büyé kum dé jyé d muɛ* (*dé muɛ ki brèdrẽ*) ; *lé ju lè* (autrefois), *õ vàyè(?) myœ l tòrẽ k ànè, i buyè kòr pu fó* () ; (l'idée du taureau *tòrẽ, tòrè*, motive sans doute ce verbe *buyé* (= ? beugler) qu'on trouve à plusieurs reprises.

La forme *trõ* notée en Morbihan est commentée et développée de manière intéressante : ce « petit bruit qui ressemble à un bruit d'abeilles à l'été » est prolongé en désignation du bavardage : bavarder, c'est *trõnè* et on dit : *tɛœ̀ trô s bõnõm là, tɛœ̀l trônò* (cette bonne femme).

Ailleurs, est-il fait un rapport dans l'esprit du patoisant entre ce bruit monotone et indéfini qu'il appelle *prón* et les longues énumérations et prières du prône d'autrefois, pendant lesquelles l'attention de certains devait avoir du mal à rester soutenue ?

La dénomination de *tàrã d là mèryéné* est appliquée à un enfant turbulent et tapageur : *ékut dõ l fáyi tàrã d là mèryéné.*

Quelques autres trouvailles appellent une mention spéciale. Plus singulière que l'expression *ã wè là kànikul ki dãs,* une autre est également isolée dans le nord de l'Ille-et-Vilaine : « on ouaille les blutoueurs ». Faut-il expliquer cette dernière expression par une analogie avec le bruit que font les blutoirs à l'intérieur d'un moulin ; l'interlocutrice ne voyait dans ce mot qu'une désignation d'insecte sans être capable de donner plus d'indications.

A l'ouest du Morbihan, nous avons recueilli à plusieurs reprises l'expression : on entend *lè sàbœ̃* « de la meriennée ». Ce nom de *sàbœ̃* serait-il le même que celui de l'animal imaginaire que l'on va chasser lorsqu'on joue un tour à quelqu'un ? (ce sens du mot existe en Morbihan également). En d'autres endroits, cette partie d'attrape-nigaud s'appelle la chasse au « tarin ».

Nous vous laisserons pour finir écouter les sonorités de l'expression relevée deux fois au nord-ouest de Saint-Brieuc : *là murõn sõn.*

*
* *

Les réponses à la simple question « comment dit-on : décolleté(e) ? » ont déjà fourni un lexique d'une richesse assez singulière.

Même hors du contexte « vêtement», rares sont les interlocuteurs qui interprètent par « décolleter » les betteraves, les choux ou les arbres. La question avait donc été posée sans commentaire dans le questionnaire mineur, comme un mot à traduire. Le questionnaire détaillé y ajoute seulement une question supplémentaire : « Ferme-lui sa chemise à l'endroit du cou, il est trop découvert, trop..., il a... », ce qui permet de vérifier si la réponse à « décolleté(e) », donnée plus souvent au féminin, s'applique également à la tenue masculine.

La majorité des types relevés offre un noyau sémique commençant par « gar- ». Un des plus faciles à interpréter, mais non le plus fréquent, est *dégàrgàté* (relevé dans le F. E. W.), avec les formes voisines : *dégàrgãtẅé*, *égàrgãtẅé*, *égàrgãyé*. Avec un rapport plus ou moins net à la gorge, « gargate », nous avons trouvé toute une série de formes qui se partagent l'essentiel de l'Armorique Romane : *dégàruyé* domine à l'ouest, devenant parfois *égàruyé*, *dégàriyé*, *dégàrguyé*, *dégàrnuyé*, *dékàruyé*. Avec un suffixe différent, plus ou moins long, l'ouest offre aussi les groupes : *dégàràbyé*, *dégàràblé*, *dégàrãbyé*, *dégàrẽbyé*, et *dékàràblé*, *dékàràbyé*, *dékàròbyé* ; ainsi que *dégàrãtiné* !

Une autre série est : *dégàbàriné*, *dégràbiné*, *dégàbiné*, tandis que l'est et le sud (Sarthe, Mayenne, Maine-et-Loire, Loire-Atlantique) voient dominer la forme *dékàrkàsé*, inconnue (?) à l'ouest.

Nous avons encore noté comme réponses plus ou moins isolées : « dégaronné » ou *dégàlõné* près de Saint-Brieuc ; *dégàrvàné* vers Lamballe ; *dégurité* toujours dans les Côtes-du-Nord ; *dègulèté* : Côtes-du-Nord et Morbihan ; *dégèrbiyé* en Morbihan ; *égàlvàɛé* en Loire-Atlantique, ainsi que *dégòrjèté*, *égòrjèté*.

dégàrmàtizé, forme courante en pays gallo pour désigner un mur dégradé du haut, et que le F. E. W. cite dans ce sens sous la forme « dégramatiser », se rencontre en Morbihan avec aussi le sens de « décolleté ». Nous notons également le mot *débèrniké* ; en patois morbihannais : *frõm dõ tà bèrnik* veut dire « boutonne ta chemise », la *bèrnik* signifie la poitrine (et cf. breton cornouaillais « brenid »). Faut-il rapprocher « débernaillé » ?

Dans une commune des Côtes-du-Nord, dire qu'un coq « a du falon » signifie qu'il a un sternum développé, et ailleurs, on connaît aussi la « fale » pour désigner non seulement le jabot des oiseaux, mais, pour les personnes, la gorge ou la poitrine : « mets-ça dans ta fale » veut dire : entre la chemise et la peau. Le nord de l'Ille-et-Vilaine et de la Mayenne a retenu pour « décolleté » ce mot *èfàlé* ou *défàlé* devenu parfois *éfàlàkré*, de même que l'on peut dire de quelqu'un qu'il a *là fàl à l èr*. Notons ici « efarnâzé ».

Nous avons encore relevé : *déberzèlé*, *débràgé*, « débrageolé », *dékàrsèlé*.

Voilà donc une prolifération de mots avec divers radicaux, deux préfixes, et de nombreux suffixes. Dans son étude sur Saint-Martin-sur-Oust, (pour un Diplôme dirigé par Mgr Gardette et M. Loriot, en 1950), M. Guillaume a obtenu de plusieurs interlocuteurs un total de cinq

formes différentes qui semblent apporter chacune une nuance spéciale. Deux des verbes admettent la forme transitive, assez rarement employée : *débèrnik tè dõ pu k sà* et *fó pá m dégàrmàtizè* (il ne faut pas me dégarnir trop la gorge), tandis qu'une des manières de traduire semble s'être spécialisée dans l'application morale : *ét èl égàrgãtwé* ne signifiant pas seulement « est-elle décolletée », mais aussi, effrontée, débauchée. Nous avons d'ailleurs trouvé en Loire-Atlantique la forme *évèrgãdé*, proche de « dévergondé », pour signifier « décolleté », et valable au masculin comme au féminin.

*
* *

« Mettre côte à côte dans un sens et dans un autre » est une question qui appelle comme réponse l'équivalent patois du français « bécheveter », mettre « tête-bêche ». Même à la campagne, ce doit être bien exceptionnellement qu'on aura couché des enfants dans le même lit à béchevet. Certains de nos interlocuteurs se rappellent pourtant cet usage, disant qu'il arrivait d'en voir « cinq ou six dans le même lit comme des *pti pwèr* ».

Néanmoins, si nous pouvons obtenir la traduction patoise de cette idée et de ce mot, c'est que dans l'ensemble des communes de l'Atlas, ce mot a continué à faire partie du vocabulaire courant, dans des applications variées.

C'est ce qui fait l'intérêt de cette carte, et en même temps la difficulté que nous éprouvons parfois pour récupérer le mot. Faire le geste en disposant et inversant deux objets ne suffit pas toujours, et il nous faut à l'occasion suggérer qu'une brassée, une brouettée, certaines gerbes ou certains tas étaient mal faits s'ils ne respectaient pas cette « loi de l'alternance ». Dans la Sarthe, le mot reste bien vivant à cause des poignées de chanvre qu'il faut ou fallait croiser, soit dans le four, soit pour faire le tas. Parfois même, c'est le blé non fauché versé en plusieurs sens qui est qualifié de *bèrjwèté*.

Les animaux peuvent aussi se disposer de cette manière et plus d'une fois on a fait remarquer que les petits cochons dans une cage ou dans leur refuge se couchaient ainsi *buɛfèsé*, tel témoin trouvant au mot une étymologie facile. Ou bien on applique ce verbe aux pigeons qui regardent d'un côté et de l'autre.

De plus, une personne peut, elle aussi, *bèjwèlè* si elle rapproche ses pieds en marchant. Et même deux personnes assises vis-à-vis seront dites

béjẅèté. Enfin, si vous n'avez pas acheté assez de tissu pour faire votre vêtement, la couturière qui connaît son métier se tirera d'affaire en *bɯefètã*, c'est-à-dire en coupant l'étoffe dans l'autre sens.

L'interlocuteur patoisant qui retrouve dans ses souvenirs ce vieux mot dont souvent il ne connaît pas l'équivalent français, est étonné et fier de son petit exploit, et une question de ce genre aide beaucoup à susciter son intérêt. L'enquêteur, lui, heureux de trouver ça et là une forme qui lui est encore inconnue, constate fréquemment des hésitations pour retrouver la phonétique exacte du mot. De bons témoins dans la Sarthe hésitaient entre *béjwàrdé*, *béjàrdé*, *béjvàrdé*, *bujvàrdé*. Ailleurs c'est le suffixe qui fait difficulté dans le mot qui revient à la mémoire : *bɯefèté* ou *bɯefèlé*, *béjẅèté* ou *bèjẅèlé* ?

J'ai simplement classé les données de cette carte phonétique suivant une progression allant d'ouest en est. A part un curieux « mettre *biɛèbé* » et la forme isolée *biewèlé*, les prononciations du Morbihan et de l'ouest des Côtes-du-Nord sont du type *bèɛẅèlé*, *bèrɛẅèlé*, *béɛẅèrdé*, *bèrɛẅàudé*, *béɛvèrdé*. A l'est de Lamballe jusque vers Rennes, on trouve plutôt : *bɯefèrdé*, *bɯefèté*, *bɯefèlé*, *bɯewèrdé*...

D'une manière générale, à l'est de Rennes, la chuintante sourde *ɛ* est remplacée par la sonore *j*, suivant des types par ailleurs assez semblables : *bujẅèlé*, *burjèlé*, *béjẅèté*, *béjẅèlé*, *bèrjẅèté*, *bàjẅèlé*, *bàrjẅèté*, *bójwèlé*, *béjwèrdé*, *béjwàrdé*, *bójvàrdé*, *bujàrdé*, *bèrjwàrdé*...

Je n'ai pour le moment relevé que deux formes (de témoignages écrits) où la sourde soit conservée dans cette région : « boucheverder » et « béchevert ».

*
* *

La dernière carte que nous avons retenue est double : elle présente au moins deux notions qui doivent se cartographier séparément, mais qui n'en sont pas moins proches dans l'esprit des patoisants, et donc dans les réponses qu'ils nous fournissent.

Nous posons la question de la manière suivante : « Ce tout petit enfant commence à prendre le dessus, il se... il sera... pour cet hiver. (L'expression pour un animal qui se développe, il est...). Au contraire, il ne se développe pas, il reste « noué », il est... »

Étant donné qu'il s'agit d'êtres vivants, et plus particulièrement d'un certain moment de leur croissance, cette notion qui épouse les fluctuations de la vie elle-même, est assez difficile à saisir et à fixer. Si on voulait

respecter l'ordre chronologique, il faudrait partir plutôt du moment où l'animal ou l'enfant paraît « noué », c'est-à-dire que pendant un certain temps, il n'augmente ni en taille, ni en poids : *in krè ni nè pèlwàs* comme on dit joliment dans les Côtes-du-Nord. Ensuite il pourra commencer à prendre le dessus : *il sè dèburnij* ou *il sè dékèròt*, et enfin on dira : maintenant, le voilà tiré d'affaire, le voilà *éblusé* ou *éɛãbòti*.

Les difficultés à obtenir les réponses suivant ce schéma apparemment simple sont de plusieurs sortes. Une des principales vient du fait que ces états ou changements d'état, que ces sortes de crise de croissance peuvent se situer à plusieurs âges. Parfois on appliquera le mot à un tout jeune nouveau-né, (en fait surtout animal de quelques jours). Plus souvent, et la question est posée dans ce sens, il s'agit d'un jeune enfant de quelques mois, né par exemple au printemps, et dont on dit qu'une fois l'été passé il est débrouillé, il sera tiré d'affaire pour l'hiver prochain, et il n'y aura plus d'inquiétude à avoir pour lui. Les mots de « en retard », « noué » et leurs contraires peuvent s'appliquer aussi à un bébé qui est resté longtemps sans savoir marcher, mais qu'on voit changer vite par la suite. Ou bien encore, il s'agira d'un enfant de cinq à six ans. En somme il s'agirait sans doute de divers moments où l'enfant croît et se modifie de manière importante dans sa taille ou sa physiologie, et des périodes où il ne croît pas normalement. De plus ces notions, traduites en vocables, aussi bien pour des animaux, le sont parfois aussi pour des plantes.

Pour l'enfant ou l'animal qui prend le dessus, quelques types principaux ressortent, certains s'employant plus volontiers au participe passé, d'autres à un mode personnel.

Dans ceux qui commencent par « déb- », nous avons noté : *i s déburnij*, *i s deburieòt*, *debursikòt*, *deburifikòt*, « debroussotte, débourrichonne », *débuɛòn*, « débussote » ; « débouroté », *débòɛé*, *débògé*, *dépàplòɛé*.

D'autres commencent par « éb- » ou « ép- » : *éblusé* (type le plus fréquent), *éblusòté*, *ébrusòté*, *éblòɛé*, *épluɛé*, *épurɛòté*, *éplutòɛé*.

L'est et le sud connaissent encore des formes proches de *éɛàbòté*, *éɛàpòté*, *éɛãbòti*, *éɛàbòti*. Les autres sont beaucoup plus rares : *élijè*, *émòrɛé*, *émovyé*, *émuti*, *égèrjé*, *délàmé*, *dékòté*, *àmnivé*.

Avec « il se dénikelle », nous avons la contre-partie d'un des mots fréquents pour traduire « noué » : *àniklé*, parfois « anicronné ». Cette forme et les autres que nous avons obtenues montrent combien l'idée de « noué » se lie facilement avec celle d'un être rachitique, d'un avorton,

bien qu'on puisse l'en distinguer. A côté de *àniklé*, nous avons en effet le substantif *niklô* qui s'applique facilement à des petits cochons mal venus, qui ne grandissent pas. Dans le nord du Morbihan et surtout les Côtes-du-Nord, nous trouvons des formations équivalentes : à l'animal *àkèrhòté*, qui *s àkèrhòt* correspond *ẽ kèrhò* ; à *àkèrslòté*, *ẽ kerslò* ; à *àràgòté*, *ẽ ràgò* ; à *àyàsòné*, *ẽ pti àyàsõ*. Pour le verbe nous avons encore relevé : *àbukàsé*, *àyázé*, *àkàminé*, *àmuslé*, *àvèròté*, *àlàguré*, *àkràbòté*, « abouèroté », *àròsé*, *àròsòné*, *àròdivé*, *àrusi*, *àguti*, *àvòrtõné*, *ràburdòné*, *kròsé*...

Terminons par quelques expressions synonymes ou antonymes, recueillies dans une même enquête : *lé vlà ki s débukàs* ou bien *i jetrõ l fáyi* (' les vaches maigres reprendront le dessus, engraisseront au printemps quand elles vont aller aux champs'). *sét abiyòté*, *sà n pus pwẽ* : cela se dirait peut-être et des plantes et du monde ou des animaux. *lè fáyi é mõtè su lu* ; *lé pwé l mãj* : « le dépérissement est monté sur lui (car, censément, cet enfant) les poux le mangent ».

A côté de questions de ce genre qui fournissent des réponses plus ou moins faciles à cartographier, nous pensons que certaines expressions plus longues peuvent aussi trouver place sur les cartes d'un atlas.

« Il n'a pas de conversation suivie, il passe du coq à l'âne » : cela se traduit bien en gallo. J'ai trouvé en Morbihan : *i và dè béɛrèl su rwèl* (ou : « de breuche, de beurchè, de *bréɛ* su roualle »). En moins imagé, j'ai aussi noté : *i và d ẽ ɛẽịn dã làụt, d œ̃ ròɛyè su l àụt,* ou encore, en plus inattendu : *tu vè d gàụtyè su gàròɛ*. Un bon témoin des Côtes-du-Nord nous a donné : « i saout de biarde su baoussenn », et dans le même département, l'expression la plus fréquente est sans doute : *i và d èròd à pilàt*, devenue parfois : *i và d pilàt ãnèròt*, ou bien *i và turju d èrèt à pilàt*. Les réponses obtenues seraient assez originales, abondantes, et précises pour trouver leur place sur une carte moyennant un procédé adapté.

Les réponses à telle question plus ou moins proverbiale sont sans doute moins faciles à obtenir, mais nous en avons eu de bonnes qui nous encouragent à continuer la quête. « Les plus sales chez eux sont souvent les plus difficiles chez les autres » : souvent on confirme énergiquement la vérité de ce dicton, avant de le traduire par : *sé léz ordu ki sõt òfiụu* ; *lé pu kràsu sõ suvã lé pu dõjyu* ; *pò dõju pòkràsu* ; *lé sàlàụ i sõ tènã dõjlu* ; et cette autre réponse, trouvée récemment : « les plus chanou chez eux sont souvent les plus mo-afêteu chez les autres » (traduire « mo-afêteu » par « bec fin », le « mo » d'un animal étant son museau). Cette expression a

l'avantage de faire retrouver des mots parfois peu usités en dehors d'elle.

Nous pouvons retenir dans le prochain questionnaire une maxime comme : « La vertu est dans le juste milieu », auquel correspondent approximativement deux formules patoises, l'une entendue en Ille-et Vilaine : *ãt lè tròp é l pwè, là rèzõ si mè*, l'autre dans les Côtes-du-Nord : *trò è pwè né pá mzur*, phrases qui ont permis à l'interlocuteur de se rappeler la vieille forme de « peu » : *pwè* ; l'un deux a pu retrouver à partir d'elle cette autre formule : *õné à pwè pôm* (à court de pommes).

Bien d'autres expressions, dictons, proverbes, comptines suggèrent une réponse facile à obtenir. Le questionnaire n° 3 demande ce que l'on disait pour signifier à une fille de ne pas siffler ; échantillon de réponses :

fiị ki subèl, vàc ki bugèl,
pul ki ɛãt ã kò, sà fè tré sòrt dè bét dè trò,

et les patoisants vous feront volontiers remarquer que *sà s ràpòrt* (que ça rime).

süèị, pã, mà ɛè é dàvã : c'est avec cette formule que l'on convainc un enfant de finir son pain sec quand il a mangé d'abord la viande.

Pour indiquer que le temps de la collation est passé, les phrases sont plus ou moins lapidaires : *pu d bòtè, pu d mòrsè* (le *bòtè* étant la javelle de blé noir, et la collation cessait avec les javelles battues) ; ou bien : *kãt là pái dè blé nàị é sur lé bueô, nãn mãj pu dè rsyõ.*

Il y a parfois une formule amusante pour se balancer : *brãdõ là sãsõ là la justis è fèt é l pèti bònòm sã và.* Et partout bien sûr on connaît les surnoms des doigts de la main, sorte d'énumération-comptine pour lesquelles il y aurait à étudier les ressemblances et les variantes.

Alors qu'il est décourageant pour le témoin comme pour l'enquêteur de voir des questions rester sans réponse, il suffit parfois d'une question double ou d'une phrase dans laquelle il saura au moins répondre à un ou deux mots pour soutenir son courage et son intérêt défaillants. C'est la raison d'une question comme celle-ci : « Cet enfant turbulent... ne tient pas en place. Il n'a pas de... » Si on ne sait pas nous dire : il est *dézàlmãté*, peut-être répondra-t-on : « il n'a *pá d àlmã, pá d àtnàs, dè tènwér*, etc.

*
* *

Ma conclusion ne s'intitulera pas « éléments de psychologie », mais rapportera simplement quelques remarques sur la psychologie de nos interlocuteurs patoisants. Il serait intéressant de citer des réflexions des témoins sur leurs patois ; ainsi celle-ci, entendue au nord-est des Côtes-du-Nord, à propos du très populaire *vãtyé* : *vãtyé* empêche de *mãti*. Donc, bon mot pour une réponse de Normand que cet équivalent de « peut-être » !

Plus sérieusement, j'ai retenu deux traits assez communs chez nos meilleurs interlocuteurs armoricains : la richesse, la précision imagée de leur vocabulaire, et leur travail de mémoire pour répondre aux questions posées.

Il est fréquent d'entendre dire que le patois n'existe plus, ou que le vocabulaire rural est très limité. Bien des témoins cependant nous laissent étonnés par l'ampleur de leur vocabulaire. Les informations recueillies auprès des meilleurs ont permis à M. Guillaume, en lui révélant beaucoup d'aspects des réalités paysannes de la région, de rédiger des questionnaires plus détaillés. Certaines réponses ont fourni la formulation de meilleur rendement en suggérant une question plus adéquate. C'est peut-être une question sur le taureau furieux qui lui a valu la réponse : *i bès lè fyẽ, i gàri d là blòs*, ce qui, en traduction à peu près équivalente, a donné dans le questionnaire : « il gratte la terre et tourne méchamment les yeux », question beaucoup plus heureuse que les approches précédentes.

Ce sont aussi les patoisants qui suggèrent des compléments à la question posée, compléments pittoresques auxquels l'enquêteur n'aurait pas songé. A propos d'une éclaircie par exemple, quand le ciel se dégage un peu, que les nuages deviennent moins noirs : *vlà k sà sgári* dira l'un ; et l'autre lui répond : *lé ɛyẽ gár mòrd ósi byẽ kôm lé nàir* (c'est-à-dire des nuages moins noirs, moins épais peuvent aussi nous amener une averse — *gár* s'appliquant en général à ce qui est de deux couleurs —).

Ces précisions heureuses ne sont pas toujours spontanées. Parfois le patoisant doit chercher loin et activement dans sa mémoire pour retrouver le mot qu'il soupçonne : *fó k j mè ɛàfur là tèt* me disait telle paysanne des Côtes-du-Nord. M. Guillaume m'a signalé souvent les recherches très actives de mainte gouvernante de presbytère pendant toute la durée de son séjour.

Pour ne pas oublier, les plus actifs notent leurs trouvailles par écrit. A La Poterie, près de Lamballe, une ancienne potière notait ainsi des mots et même des phrases sur ce qu'elle appelait son « parchâ », (un vulgaire bout

de papier, disait-elle), mais ces « parchâs » renfermaient souvent de petits trésors, ce témoin comme bien d'autres s'ingéniant à retrouver des mots et expressions très rares et précieux.

Ce sont sans doute ces expériences déjà anciennes qui ont convaincu M. Guillaume de l'utilité de la correspondance avec les patoisants. Plusieurs de ceux-ci sont capables de nous adresser des narrations parfois pittoresques avec d'intéressantes tournures de syntaxe. Mais le plus souvent c'est à la réponse directe aux questionnaires que s'exercent nos correspondants. Réponse qui au mot demandé joint parfois une phrase donnant le contexte ou précisant le sens. Les illustrations nous apportent des surprises, celles du dernier questionnaire en particulier, où le portrait d'un paysan, dessiné par M^lle^ Douix d'après une photo authentique, nous revient porteur d'un commentaire riche de réactions et de mots inattendus.

Au total, si l'attitude première de certains interlocuteurs est parfois assez dédaigneuse, il nous a souvent été donné de rencontrer des personnes de tous âges et de toute culture qui, ayant compris l'objet et le but de nos recherches, s'y sont intéressées réellement, au point d'être, à leur niveau, de véritables collaborateurs. Souhaitons que grâce spécialement à l'aide des plus actifs témoins (et nous espérons en rencontrer d'autres semblables), ces ébauches de cartes présentées aujourd'hui ne soient que les prémices d'un atlas et d'un thesaurus armoricains aussi riches que possible [1].

Angers. Renée BARRETEAU.

1. Cet article a été présenté en communication au XI^e^ Congrès international de Linguistique et Philologie romanes (Madrid, 1-9 septembre 1965).